

Famille du média : **PQN**
 (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : **Hebdomadaire**
 Audience : **2416000**
 Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **20 mai 2023 P.6**
 Journalistes : **FLORENCE BOUCHY**
 Nombre de mots : **195**

p. 1/1

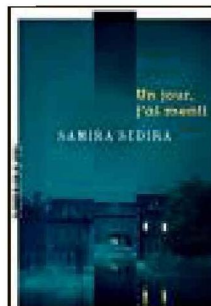
Le rôle de sa vie

Peu importent leurs motivations, les imposteurs suscitent la réprobation sociale tout autant qu'ils fascinent. Comme si leur plus grande faute était d'avoir réussi à s'inventer une vie autre que celle à laquelle ils étaient destinés. *Un jour, j'ai menti* tire le meilleur parti de l'ambivalence que chacun peut éprouver face à ces maîtres de la mise en scène. Rapportant les témoignages des proches de Nikki Delage, personnalité médiatique déchue après que son mensonge sur ses origines a été dévoilé, le nouveau roman de la comédienne Samira Sedira interroge avec finesse la part de vérité et de malhonnêteté qu'il y a dans les rôles qu'endosse son héroïne. La place du hasard et de la nécessité dans une vie d'imposture. La dose de courage ou d'opportunisme qu'il faut pour s'y engager. D'une écriture limpide, presque cristalline, l'autrice décortique les mensonges de Nikki, écri-

vant le roman cruel des illusions derrière lesquelles chacun s'abrite pour trouver sa place. ■

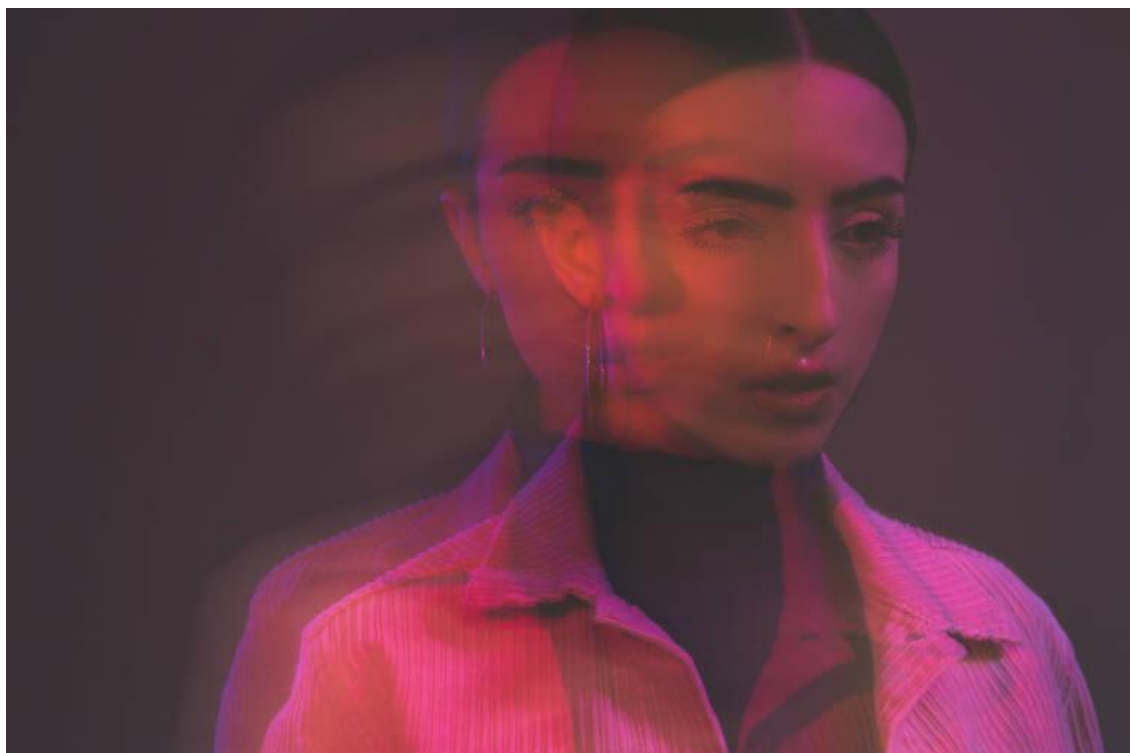
FLORENCE BOUCHY

► ***Un jour, j'ai menti***, de Samira Sedira, La *Manufacture de livres*, 304 p., 18,90 €, numérique 13 €.



Jeudi polar : «Un jour, j'ai menti», itinéraire d'une icône déchue

Samira Sedira nous transporte dans les méandres de la folie via un huis clos de quatre femmes dans une maison perdue.



Lorsque ses mensonges ont été mis au jour, Nikki Delage est «tombée en totale disgrâce» et devenue une «pestiférée». (Getty Images)

par [Alexandra Schwartzbrod](#)

publié aujourd'hui à 9h43

Aux yeux du monde entier, Nikki Delage est une déesse. Déesse du dévouement, déesse des plus pauvres. Une sorte de mix entre Kim Kardashian pour le côté influenceuse et glamour, et Mère Theresa pour le don de soi et l'empathie. D'ailleurs, on la surnomme «Mère Nikki» à cause de son investissement total dans la défense des laissés-pour-compte. C'est *«une machine à broyer les injustices, [...] la représentante ultra-charismatique des exclus, des miséreux, des chômeurs, tous les déclassés, les déchus de la société»*. Elle sait de quoi elle parle. Elle est l'aînée d'une fratrie de huit enfants qu'elle a quasi élevés entre une mère couturière et un père ouvrier à Florange, en Lorraine. Et l'injustice, elle l'a dans le sang : son grand-père algérien, membre du FLN, a été torturé par l'OAS. *«Rien ne lui a été épargné, raconte-t-elle à qui veut l'entendre. Le supplice du tuyau d'eau, la baignoire, la gégène. Des cris, des insultes, des gifles.»* Elle consacre tout son temps et son énergie à aider les plus pauvres, à leur trouver un logement, de quoi manger ou se former. Elle suscite une telle adhésion qu'elle se voit propulsée au poste de Haut-commissaire aux solidarités actives contre la pauvreté. Le graal. Elle devient l'espoir de tout un peuple.

Jusqu'au jour où la France, ébahie, apprend qu'elle a tout inventé.



Episode précédent

[Jeudi polar : le mystère du testament disparu](#)

[Livres](#)

2 mars 2023

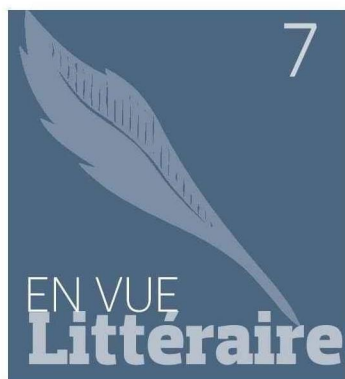
Nikki Delage est en réalité la fille unique d'un riche industriel bordelais. Elle a fréquenté les meilleures écoles et son grand-père, viticulteur, n'a pas une goutte de sang algérien. Interrogés, les parents, effondrés, racontent que leur fille ne leur donne plus de nouvelles depuis plusieurs années et qu'ils n'ont jamais su pourquoi elle était partie un jour en claquant la porte. *«En quelques jours, elle était tombée en totale disgrâce, écrit Samira Sedira dans cet incroyable roman noir. Celle qui hier encore jouissait des faveurs de toute une population était devenue une pestiférée.»*

Dédoublement de personnalité

Alors que l'icône déchue part se cacher loin du public qui l'a tant aimée puis tant détestée (*«ce qu'elle a fait est indigne. Elle appartient à la classe dominante mais s'approprie à son avantage (et en les caricaturant !) des éléments d'une culture minoritaire. C'est du pillage, du détournement identitaire»*), deux femmes scénaristes décident de partir à sa rencontre pour tenter de comprendre ce qui a pu conduire, chez elle, à un tel dédoublement de personnalité. Etonnamment, elle accepte de les rencontrer, dans la maison de campagne où elle a grandi et où elle vit désormais en recluse sous la protection d'une amie d'enfance devenue sa gouvernante. Et là, elle va leur parler, plusieurs jours durant, face caméra. Mais le tournage, on s'en doute, ne va pas se dérouler comme prévu. Les deux scénaristes ont leurs propres fêlures, leurs propres angoisses et le huis clos de ces quatre femmes va vite virer au drame.

Depuis *l'Odeur des planches*, en 2013 (éditions du Rouergue), nous n'avons jamais raté un roman de Samira Sedira. Cette comédienne a un talent fou, une écriture ciselée, riche et sobre à la fois, et un don particulier pour saisir les travers de la société et les tourments des individus, décrypter la folie et aussi la normalité. Elle a longuement raconté dans ses premiers romans sa vie de fille d'immigrés dans une cité HLM de la Seyne-sur-mer, ses années de galère qui l'ont conduite à faire des manèges pour vivre. Depuis son dernier livre, [Des gens comme eux](#) (Le Rouergue, 2020), qui s'inspirait de la tuerie du Grand-Bornand et qui a été traduit jusqu'aux Etats-Unis, elle est passée au roman noir et c'est un régal car ses histoires, son écriture ne ressemblent à aucune autre. Ce nouveau roman, publié aujourd'hui même par [la Manufacture de livres](#), en est la preuve éclatante.

Un jour, j'ai menti. Samira Sedira, [la Manufacture de livres](#), 308 pp, 18,90 euros.



La femme qui voulait changer de peau

SAMIRA SEDIRA Deux amies enquêtent sur la mythomanie d'une icône de l'aide sociale.

LAURENCE CARACALLA

HIER encore, elle était une icône. Mais sa carrière fulgurante s'est arrêtée net le jour où sa mythomanie a été découverte. Qui est vraiment Nikki Delage ? Pourquoi cette femme, infatigable militante, consacrant ses jours et ses nuits aux plus démunis, a-t-elle à ce point menti sur ses origines sociales ? Non, elle n'est pas fille d'ouvriers, son grand-père n'était pas non plus un héros de la guerre d'Algérie. Elle est seulement l'enfant d'un entrepreneur bordelais.

Cette histoire rocambolesque, Luce, cinéaste opiniâtre, enceinte jusqu'aux dents, veut en faire un film. Et demande à son amie Jeanne, la narratrice, de l'aider à réaliser son projet. Il faut alors mener l'enquête, remonter aux origines, comprendre comment et pourquoi Nikki s'est enfoncée dans ses mensonges. À partir de cette intrigue, ô combien romanesque, la romancière Samira Sedira

écrit des pages addictives et parfois même oppressantes sur un destin tragique, pour le moins incompréhensible. Des questions, on s'en pose à chaque page, tentant de percer les secrets de cette femme qui aurait pu tout aussi bien dire la vérité sur son passé sans que cela ne change en rien sa mission. Quand Nikki accepte de rencontrer Luce et Jeanne, elle y met une condition : venir la retrouver dans sa maison de famille, perdue au milieu de nulle part. Une demeure plutôt confortable qui dégage pourtant une impression indéfinissable, pour tout dire, étouffante. Soudain, chaque sourire paraît factice, chaque parole artificielle, et les petits plats de Fanny, l'amie d'enfance de Nikki, n'y changeront rien. Peu à peu, le lecteur se trouve désorienté, éprouve une drôle d'inquiétude, un mauvais pressentiment. Sans en avoir l'air, la romancière joue avec les codes du thriller : aucun des personnages n'est tout à fait blanc bleu. Après tout, les enquêtrices ne

jouent-elles pas aussi un rôle pour se faire accepter de leur hôtesse ? Luce est-elle aussi infaillible qu'elle veut bien le faire croire ? N'est-elle pas prête à tout pour mener à bien son grand projet ? Qui est alors la proie ? Qui manipule qui ? Chacun des témoignages recueillis dressera une image protéiforme de Nikki mais pour tous, elle demeure une énigme. Seul son courage, son extrême solitude, met tout le monde d'accord. C'est en cela que ce personnage impressionne et, malgré tout, bouleverse. Il bouleversera en tous les cas Luce et Jeanne, remettra même en question leur propre vie, leurs propres certitudes.

Affabulations

Pour son cinquième roman, Samira Sedira nous embarque au cœur d'une affaire mêlant l'exceptionnel à l'intime, un sujet, au fond, très contemporain : vouloir changer de peau, réécrire son histoire, se faire passer pour ce qu'on ne sera jamais, est une tentation dans ce monde d'apparence, de contrôle permanent. Nikki y a succombé, mais, malgré ses affabulations, difficile de conspuer cette héroïne hors norme. L'auteur, sans jamais



la défendre, rappelle seulement comme certaines blessures sont à jamais inguérissables et font parfois commettre le pire. ■

**UN JOUR,
J'AI MENTI**
De Samira Sedira,
La Manufacture
des livres,
312 p., 18,90 €.



**Samira Sedira nous embarque
au cœur d'une affaire
mélant l'exceptionnel à l'intime.**

SABRINA MARIEZ/HANS LUCAS



« Samira Sedira orchestre ainsi, d'une plume superbement fluide, une ambiance hitchcockienne, où les secrets des uns et des autres, les non-dits et les silences font peu à peu monter la tension au fur et à mesure que se révèle des fragments de la personnalité de Nikki Delage. »

France Inter, 6 avril



« Un très bon roman psychologique. »
(Michel Dufranne)

Le jour où j'ai menti de Samira Sedira éd La manufacture de livres par Arnaud de Sandales d'Empédocle à Besançon



Un jour j'ai menti de Samira Sedira - Ed

La manufacture de livres

Celle que l'on surnommait dans la presse «Mère Nikki», brillante avocate, représentante ultra-charismatique des exclus, des miséreux, de tous les déclassés, luttant sans relâche contre les expulsions et le mal logement, la légendaire Nikki Delage est aujourd'hui une femme déchue. On avait loué le parcours et la formidable ascension sociale de cette fille d'ouvrier, descendante d'un héros de l'Indépendance algérienne. Mais l'icône populaire a menti. Elle n'est autre que l'enfant unique d'un riche industriel bordelais, le produit de l'élite française. Un article publié et l'édifice s'effondre : Nikki Delage est condamnée, bannie. Pourtant, deux femmes décident de partir retrouver cette héroïne d'hier dans la maison où elle vit en recluse, entourée de mystères. Elles veulent l'interroger, ainsi que ses proches, pour préparer un film qui irait au-delà des apparences.

Dans une langue d'une éblouissante limpidité, Samira Sedira navigue entre les secrets et les vérités de chacune de ses héroïnes et questionne notre rapport à l'identité dans un monde de mise en scène et de représentation. [Ed La manufacture de livres - Les sandales d'Empédocle.](#)

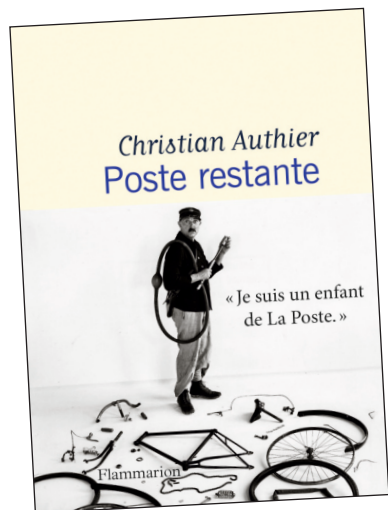


8 juin 2023

**Samira Sedira, Pierre Fourniaud,
Josyane Savigneau**



Entretien intégral



La chronique de
Jean-Philippe BLONDEL

C'est un très grand livre qu'a réussi Christian Authier avec ce « Poste restante », à la fois analyse sociologique, historique, personnelle et sentimentale de l'évolution de La Poste au cours de ces dernières décennies, et de ce que cette évolution révèle de la société dans laquelle nous vivons désormais.

Un recueil de souvenirs, un essai documenté et précis et un pamphlet contre la modernisation à outrance de La Poste

Fils de postiers et ayant lui aussi travaillé à La Poste lorsqu'il était étudiant,

LE LIVRE DU MOIS

« Poste restante »

Fils de postiers, Christian Authier, qui a également travaillé à La Poste en étant étudiant, livre un pamphlet contre la modernisation à outrance de l'entreprise.

Authier était sans doute le mieux placé pour évoquer le destin de cette administration qui fut tout aussi centrale à la construction de l'unité nationale que la SNCF ou EDF. On apprend dans ce texte (qui est tout à la fois un recueil de souvenirs, un essai documenté et précis et un pamphlet contre la modernisation à outrance) énormément de choses, sur le rythme infernal imposé aux facteurs, « traçables et géolocalisables en permanence », sur la diversification de leurs missions, dont la conséquence paradoxale est que la distribution du courrier semble être « un fardeau que les dirigeants de La Poste aimeraient voir disparaître ». On y croise pêle-mêle le facteur de *Jour de Fête*, de Jacques Tati, Mermoz et les pionniers de l'Aéropostale, les cartes postales qui font de la résistance, et même ces employés chargés de retrouver les destinataires aux noms et adresses illisibles, au centre de tri de Libourne (Gironde).

UN LIVRE PÉTRI D'HUMANITÉ ET DE NOSTALGIE

C'est un livre pétri d'humanité et de nostalgie, qui se termine sur une note d'espoir et une lettre ouverte où Authier déclare qu'il croit que la Poste « renaîtra (...) à la faveur d'un monde concret, humain, où les rapports » ne seront pas « régis par des interfaces, des écrans, des simulacres, des codes, des voix



À PROPOS DE L'AUTEUR CHRISTIAN AUTHIER

Né dans les Hauts-de-Seine de parents postiers, Christian Authier vit à Toulouse (Haute-Garonne) à partir de 1975, date de la mutation de ses parents. Titulaire d'une maîtrise d'histoire obtenue à l'université Toulouse II, dont le mémoire portait sur l'œuvre de Pierre Eugène Drieu la Rochelle, il devient en 1994 diplômé de l'IEP de Toulouse. Auteur d'une dizaine de romans et d'autant d'essais, il a reçu le prix Roger-Nimier en 2006 pour « Les Liens défaits » et le prix Renaudot de l'essai 2014 pour « De chez nous ». Il collabore régulièrement à la rédaction de l'hebdomadaire toulousain « L'Opinion Indépendante ».

robotisées ». À offrir à tous les fonctionnaires, à tous leurs enfants et surtout (surtout !) à ceux qui les maudissent en oubliant le rôle essentiel qu'ils jouent.

■ « Poste Restante », de Christian Authier, éd. Flammarion, 181 pages,

LE COUP DE CŒUR

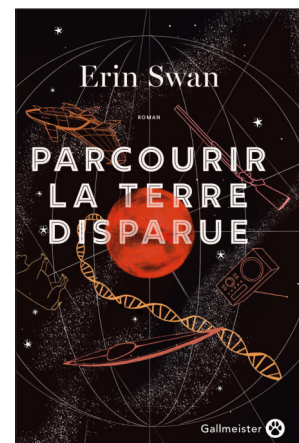
de Camille, libraire à La Petite Marchande de prose de Sainte-Savine

« Parcourir la Terre disparue »

Avec ce roman exceptionnel, Erin Swan nous embarque pour un long voyage. Entre les années 1800 et les années 2070... Entre la Terre et la planète Mars... À travers plusieurs générations. Un chasseur de bison qui devient fermier, les tempêtes de sables, des années 70 aux années 2000 avec les premiers gros dérèglements climatiques.

Puis la survie sur des terres inondées, les villes côtières qui disparaissent et les nouvelles sociétés qui se créent. Alors que les saisons fusionnent et s'inversent, que les tempêtes de glace figent les poissons exotiques dans les Caraïbes, il faut penser à un nouveau plan : la colonisation de Mars. On glisse alors doucement vers le roman de science-fiction.

Au fil des pages les personnages nous émeuvent et nous bouleversent. Les femmes sont confrontées à des drames et des décisions vitales. Car finalement à la même question : la survie de l'être humain dépend de leur force et du fruit de leur ventre. Décide-t-on réellement de notre vie et de notre avenir, ou sommes-nous guidés par notre entourage et notre instinct de survie ? Un roman qui m'a complètement conquise. »



« Parcourir la Terre disparue », d'Erin Swan, éd. Gallmeister, 496 pages, 25,80 €.

On a aimé aussi...



MÉCANO

Voici un premier roman qui décoiffe, détonne, étonne et renverse – et vous avouerez comme moi que ce n'est pas si fréquent. L'auteur, lui-même conducteur de train, nous amène au cœur même de son métier, de sa formation initiale jusqu'à sa routine quotidienne, mais à travers une forme d'une grande liberté, une prose en vers libres qui semble délivrer des

contraintes de l'emploi, des sigles obscurs et de cette déshumanisation propre au conducteur de machine, par essence isolé des voyageurs et du reste du monde, qu'il ne perçoit qu'à travers le pare-brise de sa cabine. Le texte, d'ores et déjà singulier, véritable Ovni ferroviaire et littéraire, pourrait paraître désincarné – mais c'est compter sans la solidarité des cheminots, leurs histoires, leurs amours parfois, qui construisent autant d'amorces d'intrigues et de personnages savoureux. Le vers libre cède parfois le pas à la prose et au classicisme, comme si Filice avait décidé de jouer sur tous les tableaux, avec une vraie liberté de ton et un brio qui force l'admiration. D'une grande modernité, le texte peut parfois désarçonner le lecteur, mais c'est avant tout ce que nous attendons de la littérature, non ? D'être surpris, d'être secoués, d'être entraînés dans des univers familiers et pourtant inconnus. On ne sort pas de ce récit/poème/roman indemne, et c'est sans doute le plus grand compliment qu'on puisse faire à son auteur, au moment où tant de livres nous glissent sur la peau sans y laisser aucune trace.

« Mécano », de Mattia Filice, éd. P.O.L., 363 pages, 22 €.



LE DÉVERSOIR

Il est rare dans ces colonnes de parler de poésie, mais il serait dommage de ne pas signaler la qualité et la diversité des publications produites cette année par l'une des plus anciennes et des plus résistantes maisons dans ce domaine : les éditions Seghers. La récente mise en lumière de la poésie se fait en partie par le truchement d'artistes venus de la musique – comme Dominique Ané à l'Iconoclaste –

ou Arthur Teboul, chanteur et parolier du groupe Feu ! Chatterton.

Il s'agit ici de « poèmes minute », le « poème minute » étant, comme l'indique l'auteur sur le quatrième de couverture, un « poème instantané (...) souvent en prose, écrit en un temps compté, entre cinq et sept minutes ». Cette écriture chronométrée permet, un peu à la manière de l'écriture automatique des écrivains beats, de « laisser libre cours à ce qui traverse l'esprit ». Des exemples ? « On est tous nouveaux quelque part, que l'on nous appelle par les noms de nos ancêtres, ou que l'on nous affuble de quelque sobriquet propice, qui peut faire rire ou promettre », ou « Je me sens vulnérable, à moitié nu. C'est assez difficile de persévérer dans la désinvolture. »

Amusants, poignants et toujours surprenants, les 98 poèmes minutes de ce recueil permettent également à l'esprit du lecteur de se libérer du quotidien et de battre la campagne. Ils sont précieux, les textes qui déclenchent cet abandon – et il serait dommage de se priver du plaisir procuré par ce Déversoir.

« Le Déversoir », d'Arthur Teboul, éd. Seghers, 247 pages, 18 €.



UN JOUR, J'AI MENTI

La narratrice, camerawoman, est contactée par son amie Luce, qui souhaiterait effectuer un reportage sur Nikki Delage, qui a défrayé la chronique quelques années auparavant. Nikki Delage, brillante avocate, issue d'un milieu défavorisé, petite-fille d'un émigré algérien, s'était spécialisée dans la lutte pour les droits des exclus. Extrêmement populaire auprès des Français, elle avait finalement été nommée haut-commissaire

aux Solidarités actives. Quelques semaines après sa nomination, un journaliste avait lâché une bombe : Nikki Delage avait menti : ses parents, riches industriels, passaient maintenant une retraite dorée aux États-Unis. Tombée en disgrâce, conspuée, Delage avait disparu des radars.

Voici donc Luce et son amie parties à la rencontre de Nikki, dans sa résidence, à l'écart de l'agitation. Qu'est-ce qui pousse quelqu'un à mentir sur ses origines ? Comment se forge-t-on une fausse identité ? C'est à ces questions que les deux héroïnes vont tenter de répondre, au travers d'une série d'interviews. Elles n'imaginent pas à quel point leur documentaire va bouleverser les existences de ceux qui y participent.

Le roman de Samira Sedira, sombre et vénénéux, s'avale comme un thriller, et l'autrice sait remarquablement bien distiller les fausses pistes et les éléments troublants pour dresser au final le portrait complexe d'une femme, piégée à la fois par son éducation et par son attirance pour la lumière.

« Un jour, j'ai menti », de Samira Sedira, éd. La Manufacture des Livres, 308 pages, 18,90 €.



CULTURE | ENTRETIEN DU MOIS

SAMIRA SEDIRA

***“Les réalisateurs peinent
à m’imaginer autrement
que tenant un couscoussier”***

Elle a d’abord multiplié les rôles au théâtre, avant de prendre la plume et se révéler être une conteuse du réel hors pair. Depuis *L’Odeur des planches* (2013), où elle racontait faire des ménages pour gagner sa vie, cette romancière bâtit une œuvre où elle dissèque les travers de notre monde moderne. **Propos recueillis par Fadwa Miadi**

INTERVIEW

Vous êtes comédienne, comment l’écriture est-elle entrée dans votre vie ?

J’ai toujours écrit. Pas du tout comme une nécessité, plutôt comme une extension du plaisir. Ça peut paraître bizarre de penser qu’un enfant éprouve du plaisir à écrire, mais c’était mon cas. Une occupation bien à moi.

La réalité est souvent la matière première de vos écrits, est-ce parce qu’elle dépasse souvent la fiction ?

“La réalité qui dépasse la fiction” est une matière inutilisable à l’écrit. Dit comme ça, ça paraît étrange, mais c’est vrai. Tout simplement parce que personne n’y croirait. La question de la vraisemblance est devenue omniprésente en littérature. “Est-ce que c’est vrai ? Est-ce que c’est crédible ? Est-ce que cela arriverait dans le monde réel ? Notre société a soif de “vrai” et l’autofiction n’a fait qu’accroître cette tendance. Pour ce qui me concerne, ce n’est pas tant la réalité que le réel qui me fascine. C’est-à-dire ce que je perçois de cette réalité, comment je l’éprouve, et ce qu’elle me raconte du monde.

Votre précédent roman, *Des gens comme eux*, était tiré d’un fait divers. Qu’est-ce qui a inspiré *Un jour, j’ai menti*, votre tout dernier ?

Mon point de départ est l’affaire Rachel Dolezal. Je ne relate pas son histoire, mais je me suis beaucoup inspirée de sa structure névrotique. Cette professeure et militante américaine qui, pendant des années, s’est fait passer pour noire était viscéralement engagée pour la défense des droits civiques des Afro-Américains. Cette identité construite de toutes pièces a fini par devenir sa vérité. Malheureusement pour elle, un journaliste a levé le voile sur la vraie Rachel Dolezal, et tout ce qui donnait sens à sa vie a été dynamité. Elle a été démise de ses fonctions et n’a plus jamais retrouvé d’emploi. Ce qui m’a intéressée dans ce parcours, c’est la dichotomie entre la construction d’un mensonge et la sincé-

rité absolue d’un engagement humain et politique. Comment ces deux aspects peuvent-ils cohabiter en un seul corps et comment personne n’a rien vu, ou n’a rien voulu voir ? Comment laisse-t-on une personne s’enfoncer dans son mensonge, sans intervenir, renforçant ainsi, par notre passivité, le piège dans lequel elle s’est elle-même enfermée ?

Le mensonge s’insinue partout, des “fake news” aux mises en scène des réseaux sociaux. Ne sommes-nous pas tous incités à une forme de travestissement à l’heure où tout est devenu storytelling ?

Oui, bien sûr, nous nous arrangeons tous avec la vérité. “Le monde est un théâtre, et tous, hommes et femmes, n’en sont que les acteurs. Et notre vie durant nous jouons plusieurs rôles”, disait Shakespeare. Nous ne pouvons pas nous présenter aux autres tels que nous sommes, cela nous rendrait sans doute trop vulnérables. C’est souvent notre double, une sorte de “moi” amélioré, que nous mettons en avant. Une façon de survivre au regard des autres. Les réseaux sociaux représentent une “scène” de plus mise à notre disposition pour nous déployer et renforcer l’image que nous souhaitons projeter au reste du monde. La vérité est souvent triste à dire, sinon on ne la tairait pas, on ne la déguiserait pas. Mais chez certains, un mensonge peut s’avérer plus vrai qu’une vérité. Autrement dit, un mensonge en dit beaucoup plus sur une personne que la vérité elle-même. Il peut devenir une vérité. C’est l’un des thèmes du roman...

Où en est votre carrière de comédienne ? Celle de romancière a-t-elle pris le dessus ? Est-il plus facile de décrocher des rôles aujourd’hui quand on se prénomme Samira ?

Je suis peut-être moins connue en tant que comédienne, il n’en demeure pas moins que c’est mon activité principale ! Je travaille pas mal au théâtre



“CHEZ CERTAINS, UN MENSONGE PEUT S’AVÉRER PLUS VRAI QU’UNE VÉRITÉ. [...] IL PEUT DEVENIR UNE VÉRITÉ. C’EST L’UN DES THÈMES DU ROMAN”



Pascal Marros

et, de temps à autre, je tourne au cinéma mais les propositions sont souvent les mêmes. Les réalisateurs et réalisatrices ont tellement peu d'imagination et peinent à m'imaginer autrement que tenant un couscoussier ou pleurant la mort d'un fils dealer... Le chemin est encore long. Les rôles écrits pour le cinéma ne sont souvent pas représentatifs de l'évolution de la société. Pour les femmes, c'est pire encore. A les lire, celles de mon âge vivraient toutes en cité, porteraient toutes le voile et des gilets moches, et auraient toutes de grandes difficultés d'élocution. On confond souvent notre génération avec celle de nos parents, ce qui témoigne d'une méconnaissance totale de la société française actuelle. Heureusement, aujourd'hui, on ne nous demande plus d'avoir l'accent "du bled". C'est déjà ça. Ils ont enfin compris que pour la plupart, nous étions nés en France, et que nous avions grandi à leurs côtés. Dans le film de Céline Devaux *Tout le monde aime Jeanne* (sorti en 2022, ndlr), je joue une avocate. En trente ans de carrière, c'était la première fois qu'on me proposait autre chose que les clichés habituels. C'est dire...

Justement, la narratrice de votre dernier roman est scénariste. Est-ce un métier que vous envisageriez pour raconter d'autres histoires dont les personnages ne coqueraient pas les clichés habituels ?

J'aurais adoré ! C'est un métier merveilleux. J'ai même suivi des formations d'écriture du scénario. Mais le scénariste dépend tellement des autres (tout comme l'acteur) que cela m'a découragée. Un romancier n'a besoin de personne pour écrire. Il a besoin d'un éditeur s'il désire être publié, mais pour le reste il est totalement indépendant.

Quelle lectrice êtes-vous ?

Je lis énormément, des romans surtout. Dans mes lectures, ce ne sont pas forcément les intrigues que je privilégie. L'écriture et la façon dont un auteur va s'y prendre pour assembler les mots me fascinent. Quand j'écris, c'est aussi cela que je privilégie. L'écriture. Toujours l'écriture. Le livre qui m'a bouleversée et qui m'a fait comprendre que l'écriture était de la matière vivante, c'est *Voyage au bout de la nuit*, de Louis-Ferdinand Céline. Un autre grand choc de lecture : *L'Epervier de Maheux*, de Jean Carrière. ■

UN JOUR, J'AI MENTI

de Samira Sedira, éd. La Manufacture de livres (mars 2023), 316 p. 18,50 €.